

qu'augmenter les douleurs du pauvre homme, sans soulager les siennes : elle aimait mieux se taire et souffrir seule.

Elle versa l'eau qu'elle avait rapportée dans un petit baquet, qu'elle traîna jusque dans le cabinet, où elle couchait avec les enfants. Ils étaient éveillés et poussèrent des cris joyeux quand elle entra.

—C'est moi le premier, s'écria l'un.

—Non... Non, habille-moi d'abord, dit l'autre.

—Moi ! moi ! fit la toute petite.

Elle les fit tous taire avec un baiser.

—Jacques a commencé hier, c'est à Robert aujourd'hui, dit-elle. Voilà ton livre d'images, Jacques, regarde-les dans ton lit. Voici un morceau de pain pour toi, Baby, mange-le pendant que je lave Robert.

C'était un tableau digne du pinceau de Téniers.

D'un côté, cette enfant de huit ans, que le manque d'air pur, une nourriture chétive et un travail forcé avaient empêchée de grandir, et qui semblait, par sa taille, n'en avoir guère plus que six, savonnant à tour de bras son petit frère, dont la chemise tombante laissait voir les épaules rondes et potelées ; de l'autre, Jacques, assis sur le lit et tournant attentivement les feuillets de son livre, avec ses cheveux blonds, hérissés en auréole tout autour de sa tête, et le reflet du soleil à travers les rideaux de serge rouge empourprant ses joues ; et, pour compléter cet intérieur, Caroline, la tête penchée hors de son berceau pour voir habiller Robert, tenant d'une main son croûton de pain, et de l'autre, chassant sous son bonnet, les rebelles boucles brunes qui venaient jusque sur ses yeux.

D'autres que nous prenaient plaisir à contempler ce naïf tableau. Madame Wilson et Sophie étaient arrivées, inaperçues, jusqu'à la porte entrebaillée du cabinet, et étaient restées à regarder le groupe. Elles étaient parties de chez elles à sept heures et demie, afin d'arriver de bonne heure. Madame Wilson avait voulu surprendre Rosa au milieu de ses soins de ménage, pour donner une leçon et un exemple à Sophie. Elles avaient frappé à plusieurs reprises à la première porte, mais Rosa n'avait rien entendu et elles étaient entrées et parvenues jusqu'au cabinet, où le touchant spectacle qu'elles virent, les fit s'arrêter. Tout en pensant beaucoup de bien de sa petite protégée, madame Wilson n'avait pas imaginé qu'une si jeune enfant fût capable d'autant de soins, d'attentions, de patience et de douceur, que Rosa en montrait, depuis qu'elles étaient là, à la suivre dans tous ses mouvements. Quand Robert fut bien lavé, bien peigné et habillé avec une des blouses neuves que leur protectrice leur avait données, Rosa appela Jacques. Mais en levant les yeux, elle aperçut Sophie et sa mère, et devint toute rouge d'être ainsi surprise au milieu de ses travaux domestiques.

—Bonjour, *bonne petite maman*, dit madame Wilson, ne soyez pas confuse. Je suis venu exprès pour vous surprendre, afin qu'é